Christine Cadot

Une géométrie « naturelle » du politique : les rues de Paris et de Washington D.C.

Il peut sembler incongru d'opposer deux capitales que l'histoire essaie sans cesse de rapprocher, de la naissance de la capitale fédérale aux célébrations récentes de l'amitié retrouvée entre l'Amérique et la *Vieille Europe*, le lien franco-américain est de celui que l'on aime rappeler à la mémoire, des deux côtés de l'Atlantique.

Ainsi, entre l'architecte et ingénieur Pierre Charles L'Enfant[1], venu de France en 1777 pour soutenir la cause des Insurgés, et les célébrations festives de l'année 2005, *Paris on the Potomac*, Washington D.C. a toujours semblé réconcilier deux mondes, dont l'idéologie enseigne souvent qu'ils sont gouvernés par des principes opposés.

Aux États-Unis, tout concourt à ramener à une gestion de l'espace ce qui n'appartient qu'à une histoire longue et aliénante en Europe. Cette idéologie de l'historicisme du continent européen est créée au niveau continental, étatique et urbain. L'espace même de la *polis*, définissant le lieu d'exercice de la liberté (nul ne pouvant être libre que parmi ses pairs, selon les Grecs), est celui qui permet d'immortaliser les intentions et les actes humains. Cette inscription de la mémoire collective dans et par l'espace de la ville est, comme le rappelle Hannah Arendt, fondamentalement politique : « L'organisation de la *polis*,

1. Pierre Charles L'Enfant fut nommé par George Washington en mars 1791 pour concevoir le plan de la future capitale fédérale américaine.

physiquement assurée par le rempart et physionomiquement garantie par les lois – de peur que les générations suivantes n'en changent l'identité au point de la rendre méconnaissable – est une sorte de mémoire organisée. [...] D'après cette interprétation, le domaine politique naît directement de la communauté d'action, de la "mise en commun des paroles et des actes". Ainsi l'action non seulement se relie de façon très intime à *la part publique du monde qui nous est commun à tous*, mais en outre est la seule activité qui la constitue [2]. »

Cette part publique d'un monde commun, matérialisée dans l'espace de la ville, est la condition *matérielle et morale* de la puissance de ce monde. Elle imprime l'action passée (action héroïque, action fondatrice…) dans la mémoire collective. Les révolutions n'étant pas données par nature, les villes qui émergeaient à leur suite étaient tout autant le jeu des conventions artificielles des citoyens qui pouvaient les faire et défaire à loisir. Sortie de terre à la faveur de la Révolution américaine, la capitale fédérale est le symbole d'une nature américaine en lutte contre l'historicisme européen. Sa construction, ordonnée par les principaux Pères fondateurs, relève d'une gestion politique de l'espace qui tend à rendre visible, par l'agencement de ses rues, un principe de gouvernement qui lui est propre. Cet agencement est justifié par la volonté d'opposer le fédéralisme à l'arrangement spatial des capitales européennes, soumises à la longue aliénation historique d'une forme étatique unitaire.

La dimension symbolique de la ville de Washington D.C., telle qu'elle a été l'objet de discussions animées entre l'ensemble des Pères fondateurs, intervient ici dans la matérialité des lieux, dans leurs dispositions relatives, et dans le choix même du tracé d'une rue. Celle-ci est droite ou courbe, « symbole d'une assurance qui va à l'infini » ou « d'une existence qui n'est pas tout à fait assurée d'elle-même et qui doit *se découvrir progressivement* » [3]. La Révolution américaine ayant réglé le sort de son régime politique, restait à lui donner sa capitale. En Europe, la question ne se posait pas. À la fin du XVIIIe siècle, comme dans le siècle qui suivit, « le seul Paris se plaît à résumer l'univers, musée lui-même autant que Bazar [4] ». L'univers, ou plutôt le monde

2. Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, trad. G. Fradier, Calmann-Lévy, 1983, p. 257 – nous soulignons.

3. Jean Ladrière, « Ville, chance de liberté », in *Penser la ville*, édité par René Schoonbrodt, Bruxelles, Archives d'architecture moderne, 1989, p. 311.

4. Stéphane Mallarmé, *La Dernière Mode*, New York, Institute of French Studies, 1933, p. 28.

que Paris se plaît à résumer, est un musée européen, c'est-à-dire le lieu d'exposition et de conservation des œuvres du temps. Construire une capitale est d'abord un acte qui ramène l'espace de la ville à sa dimension historique, passée ou future. Créé, démembré ou remembré cet espace politique est, de part et d'autre de l'Atlantique, moralement unifié sous la bannière de l'identité continentale, américaine ou européenne.

Construire une capitale, naturaliser des identités

Le feu sacré de la vertu républicaine devait allumer des brasiers en Amérique mais aussi en Europe. Mais, lorsqu'il devait permettre d'édifier de nouveaux monuments à la gloire des Républiques, il fallait alors prendre garde aux lieux de son implantation.

Pouvait-on construire une capitale fédérale sur les stigmates du passé ? Pouvait-on établir une nouvelle capitale fédérale *ex nihilo* ? Le Congrès américain entendait nettement préserver certaines références à la Rome antique, seule détentrice des véritables valeurs républicaines [5]. Le fédéralisme devait être rendu visible dans les rues et par les rues. Les édifices publics devaient rendre hommage à cette expérience du passé, certes finalement malheureuse en Europe, mais que l'on prévoyait heureuse en Amérique. Le comparatisme diachronique, très en vogue lors de la création de la République américaine, fut ainsi le lieu de la fraternité retrouvée entre des peuples en révolution. Pour les philosophes des Lumières européennes également, la référence romaine n'était certes pas à enterrer. Elle était le signe de la liberté retrouvée et de la vertu républicaine à l'œuvre dans la revendication universelle des Lumières. Elle était enfin le signe d'un souffle de liberté qui balayerait bientôt les monarchies européennes et les révolutions suspectes. Cependant, cet enthousiasme pour le modèle romain se tempère d'une volonté de faire du modèle américain un exemple original, qui ne s'adosse pas entièrement aux modèles du passé. Or, il ne s'agit pas ici d'organiser ou de représenter la capitale d'un empire ou d'une république antique, mais de fonder la capitale contestée d'un État qui vient à peine de se constituer. Il s'agit de soutenir l'édifice fédéral sur treize colonnes.

Comment donc soutenir cet édifice ? Où placer ce *point de réunion*,

5. Cela sous-entendait qu'il en existait donc de fausses !

comme l'appellera Rousseau ? C'est en effet la voix de Rousseau qui inspire Jefferson dans sa première esquisse de la ville (*illustration 1, p. 63*). Si la ville est corruptrice et siège de l'oisiveté, alors la capitale ne peut résulter que d'une exacerbation de ces caractères : « Une capitale est un gouffre où la nation presque entière va perdre ses mœurs, ses lois, son courage et sa liberté. [...] De la capitale s'exhale une peste continuelle qui mine et détruit enfin la nation[6]. » Si donc la ville corrompt les individus, la capitale corrompt les nations et le corps politique tout entier avec d'autant plus de facilité qu'elle gardera les stigmates d'un précédent régime avec lequel le peuple entend rompre.

La construction *ex nihilo* d'une capitale est donc un acte de fondation technique mais surtout moral. Cet acte est dans tous les cas un acte artificiel car il dépend directement du pacte civil qui, à chaque fondation, expose les principes généraux de la constitution d'un corps politique. Il est le lieu de la substitution, chez Rousseau en particulier, de la liberté artificielle à la liberté naturelle. Une fois cet artifice exprimé, par contrat, la population se développera alors selon la *pente naturelle du gouvernement des mœurs*. Ainsi, l'architecte doit se porter au-devant de la nature, précéder ses lois et lui en imposer d'autres. Dans le cas contraire, la ville et finalement l'État ne font que s'ordonner selon la fortune des divagations forestières ou, comme dans la plupart des capitales européennes, selon un ordre antérieur devenu obsolète. Laissée en proie à l'accumulation passive des strates historiques qui la composent, la ville ne peut alors constituer le lieu de la liberté du peuple.

Mais, appliquée au cas américain, la *tabula rasa* américaine n'est que l'expression idéologique d'une conscience historique exacerbée qui prend conscience, plus qu'une autre peut-être, de la différence entre passé et présent. C'est précisément cette différence qui est l'essence même de l'esprit historique depuis le XVIe siècle. Nous pouvons même affirmer que l'exemple américain a été celui qui a poussé le plus loin le relativisme historique en y rapportant constamment l'esprit des lois qui y gouvernent l'action des hommes. Une fois débarrassé de sa gangue idéologique naturaliste, l'esprit historique américain est celui qui nous permet de percevoir le nôtre en miroir. C'est ce miroir qu'interrogent les Européens eux-mêmes lorsque les Grecs gagnent leur indépendance en 1830 et veulent construire leur capitale : « [La Liberté] est adorée par vous comme autrefois par nos ancêtres [...] en vous imi-

6. Jean-Jacques Rousseau, *Projet de Constitution pour la Corse*, édité par G. Mairet in *Écrits politiques*, LGF Le Livre de Poche, 1992, p. 393.

tant nous les imiterons et nous serons dignes d'eux si nous réussissons à vous ressembler[7]. » Car, dans la Grèce post-ottomane, Athènes n'est qu'un village détruit. Tout comme Washington D.C., elle n'existe que dans la pensée et ne vit que dans l'imagination. Mais elle nous interpelle sur la réalité d'un acte inaugural qui, soit par « trop-plein » soit par « vide », engage l'esprit historique à sa suite. Seule la capitale américaine pouvait, finalement, être partout et nulle part. Sans Parthénon et sans attache géographique, seule la capitale américaine partait d'une *tabula rasa* qui ne s'exprimait pleinement que par la géographie.

La pensée sur le sens à donner à l'acte de fonder une ville, *a fortiori* lorsqu'elle est une « capitale », ne se dissocie pas du jugement moral attaché à ceux qui y vivent. L'irréductibilité de l'opposition entre Europe et Amérique est à chercher dans les tentatives toujours plus nombreuses de naturalisation du processus de planification des villes. Cette ville « naturelle » est celle qui, aux États-Unis, fait coïncider l'espace de l'accomplissement potentiel de la liberté civile avec celui de la nature environnante. Le discours a surtout ses défenseurs en Europe où la comparaison est immédiatement opérée avec des villes millénaires à l'espace tortueux. L'espace continu des rues ininterrompues et régulières fait porter le regard de l'observateur venu d'Europe, selon Sartre, hors de la ville, comme un canal charriant ses eaux[8]. En dehors des villes, le règne de la nature est visible par l'immédiate perception des montagnes, des lacs et des mers là où, en Europe, les rues torturées ne sont pour Le Corbusier que des *chemins pour mules*. En Europe, le bourg est le prolongement naturel du village; la capitale est une ville qui a naturellement grandi: « L'homme marche droit parce qu'il a un but; il sait où il va. [...] L'âne zigzague, muse un peu, cervelle brûlée et distrait, zigzague pour éviter les gros cailloux, pour esquiver la pente, pour rechercher l'ombre. [...] L'âne a tracé toutes les villes du continent, Paris aussi, malheureusement[9]. » Naturalisé à l'extrême, le « naturel » des rues devient celui de ses habitants. La substance idéologique du dessin des rues permet ainsi du même coup de classer les civilisations. Intimement liée à la topographie d'un lieu, qu'elle crée, modèle ou

7. Propos d'Adamantios Coraïs, chef de file des Lumières grecques établi à Paris, transmettant en 1821 un appel du « Sénat de Messine » à Edward Everett, professeur à Harvard et futur gouverneur du Massachusetts, cité par Yannis Tsiomis, « Athènes et Washington, ou comment confondre l'origine et le progrès », in *Américanisme et Modernité : l'idéal américain dans l'architecture*, édité par Hubert Damisch, EHESS / Flammarion, 1993, p. 123.

8. Jean-Paul Sartre, *Situations III*, Gallimard, « NRF », 1974, p. 106-107.

9. Le Corbusier, *Urbanisme*, Flammarion, 1994, p. 5.

subit, la planification des rues, en particulier dans la ville européenne, devient le pendant d'une théorie des climats qui ne dit pas son nom. Puisque la ville est cet espace fermé où s'exprime toute manifestation sociale, économique et intellectuelle, elle forge ainsi le caractère des peuples qui ne peuvent échapper à un déterminisme urbain qu'ils ont pourtant eux-mêmes contribué à créer.

Si nous poussons ce raisonnement à l'extrême – il le fut à de nombreuses reprises notamment au XXe siècle –, la ville rend possible la projection spatiale d'un préjugé de race, de civilisation ou de classe, en s'appuyant sur la doctrine ou l'idéologie. Mais elle est aussi l'artefact de ce qui semble séparer l'espace naturel américain de l'espace historique européen. Le premier est le champ du géographe, le second de l'historien. Mais encore faut-il, pour poser cette hypothèse, largement partagée des deux côtés de l'Atlantique, que l'« esprit historien »[10] tel qu'on le fait naître au XVIe siècle en Europe soit également partagé. Car c'est justement cette même conscience d'un esprit historique liée à l'identité européenne qui permet de dénier à l'Amérique le bénéfice de ce caractère. C'est parce que la conscience historique est à l'œuvre des deux côtés de l'Atlantique, que le conflit ontologique qui semble opposer Europe et Amérique s'ouvre par un constat ouvertement partagé : L'Europe et les villes européennes sont les lieux de l'histoire.

Au carrefour des monarchies absolues : la décomposition parisienne

Si la proclamation de la République en France en septembre 1792 a été vécue par les républicains américains comme la confirmation de la légitimité de la vitalité de leurs propres institutions, les acteurs des deux révolutions ont très vite manifesté ce qui séparait les deux expériences. L'expérience du fédéralisme américain, visible jusque dans la célébration d'une nouvelle capitale nationale, devait permettre de célébrer une irréductible différence entre les deux continents. Nous touchons ici à une limite très nettement visible de l'utopie urbaine du siècle des Lumières. Les valeurs universelles des révolutions ne sont pas interchangeables à loisir. Plus exactement, elles ont un lieu d'existence, un continent et un *chef-lieu* pour les accueillir.

Jamais la métaphore du corps politique n'a si bien fonctionné à

10. George Huppert, *L'Idée de l'histoire parfaite*, trad. Françoise et Paulette Braudel, Flammarion, 1973, p. 13-29.

Paris. *Chef* du royaume, la ville grandissait toujours, déployant ses membres et enserrant dans ses bras le monde européen. Mais elle représente aussi la « voie royale » de l'écoulement du temps et de la finitude européenne. Si Washington D.C. est conçue dans l'espoir d'un avenir florissant et moralement vertueux, Paris est vécue au même moment comme une capitale exsangue, atteinte de la puanteur caractérisant les corps en décomposition. De la puanteur des maisons à celle des rues, de la puanteur des rues à celle des esprits, tout concourt à une condamnation morale de la vie européenne. Ce constat est partagé des deux côtés de l'Atlantique en cette fin de XVIIIe siècle.

Les récits circonstanciés de Louis Sébastien Mercier consignés dans ses *Tableaux de Paris* n'hésitent pas à faire le procès d'une civilisation en perdition, celle d'une Europe bientôt en ruine. Lorsqu'il adopte l'idée de la représentation morale des cités, c'est pour placer Paris au centre de la moralité européenne, Londres mise à part. Pour ainsi dire, Paris donne à l'Europe entière plus que ses lois. Elle donne à l'Europe son atmosphère. Les rues européennes définissent donc une zone pathogène qui ne se borne pas à un simple manque d'hygiène. Certes, la rue est jonchée d'immondices et l'eau n'arrive au centre de la ville que par le biais des porteurs. La hauteur des maisons accentue encore l'impression d'étouffement et empêche la pénétration du soleil. Mais l'hygiène que la rue porte est celle des âmes et des mœurs, en particulier, des mœurs politiques. La vie parisienne est faite, selon le cas, du délabrement de la société d'Ancien Régime, ou des menées bien extravagantes des révolutionnaires, sortis de ces « petites rues sales et puantes » que Rousseau décrit dans ses *Confessions*. La rue parisienne est le symbole des miasmes moraux européens et en particulier de son essence belligène. Hamilton le rappelait dans *Le Fédéraliste* : « Les nations de l'Europe sont environnées de chaînes de places fortes [...] L'histoire de la guerre, dans cette partie de l'univers n'est plus l'histoire de nations subjuguées et d'empires détruits, c'est l'histoire de villes prises et reprises, de batailles qui ne décident rien, de retraites plus avantageuses que des victoires, de grands efforts et de petites conquêtes [...]. Dans notre pays, le spectacle serait bien différent[11]. » Cette tendance à « tout fortifier » est présentée comme une tendance strictement européenne qui enferme la ville en la protégeant de conquêtes soudaines. C'est pour se protéger d'une attaque soudaine

11. Alexander Hamilton, John Jay et James Madison, *Le Fédéraliste*, trad. Gaston Jèze, n° 8, 2e éd., Economica, 1988, p. 51.

que la ville européenne forge ainsi ses enceintes concentriques. Avant que d'être le lieu de la liberté, la ville européenne était d'abord le *locus* organisé d'une survie précaire rythmée par la guerre.

Mercier est un témoin précieux, d'une influence certaine sur la littérature du XIXe siècle. Pour Arlette Farge, son œuvre constitue l'observation très fine de la vie quotidienne d'une société d'ordres qui ne s'attache pas exclusivement ni directement à l'événement révolutionnaire[12]. Dans les rues de Paris, il devenait presque plus facile de s'éloigner de ce qui constitue l'événement majeur du siècle. En effet, la rue de Mercier ne se transforme pas radicalement en 1789 : les filles du Palais-Royal continuent de flâner et les décrotteurs continuent de décrotter. Outre la pauvreté qui continue de s'y montrer de façon évidente, les scènes de rue exposent toujours la fragilité de la société d'ordres. En effet, elle se joue des convenances et de l'étiquette. Elle est le lieu du possible où l'apparence et le travestissement sont les signes de l'ordre véritable : « Rien ne doit plus divertir un étranger que de voir un Parisien traverser ou sauter un ruisseau fangeux avec une perruque à trois marteaux, des bas blancs et un habit galonné, courir dans de vilaines rues sur la pointe du pied, recevoir le fleuve des gouttières sur un parasol de taffetas. […] Comment marcher dans la fange en conservant ses escarpins ? Oh ! C'est un secret particulier aux Parisiens, et je ne conseille pas à d'autres de vouloir les imiter. Pourquoi ne pas s'habiller conformément à la boue et à la poussière[13] ? » Exilé préventivement à Neuchâtel pour échapper à un embastillement probable, Mercier ne manifeste aucune nostalgie pour le passé de la capitale. Paris étant la capitale d'une Europe vouée au culte du temps, il apparaît normal, et même souhaitable, qu'elle s'écroule d'elle-même : « O temps ! les individus, les villes, les royaumes, tout finit par *hic jacet*. [...] Quelle est la statue, quel est le livre qui surnagera sur l'abîme de nos arts engloutis ou renversés par les ravages du temps, ou par le courroux des rois ? […] Paris détruit. Oh ! Je dirai toujours comme dans *Memnon* : *Ce sera bien dommage*[14]. »

L'union et l'harmonie, insultées en Europe, volaient désormais, avec la liberté, vers d'autres cieux. Si, en 1789, Paris était atteinte d'un vol-

12. Arlette Farge, *Vivre dans la rue à Paris au XVIIIe siècle* [1979], Gallimard, « Folio Histoire », 1992.

13. Louis Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, chap. 40, *in* Michel Delon, *Paris le jour, Paris la nuit*, Laffont, « Bouquins », 1990, p. 46-47.

14. *Ibid.*, chap. 355, p. 176-177.

canisme révolutionnaire, cela ne suffisait cependant pas à détruire les vestiges de l'ordre ancien. Tout comme les ruines permettaient aux chrétiens de fustiger l'esprit inévitablement corrompu des hommes pour glorifier l'éternité de l'Église, la ville européenne était le signe d'une vie corrompue qui ne pouvait échapper à la fatalité d'une histoire courue d'avance. Paris, comme d'autres capitales européennes, ne pouvait reproduire ce que Carthage, Persépolis et, évidemment, Herculanum avaient laissé à la postérité. Paris en décomposition suggérait l'existence d'une autre cité, non céleste mais américaine.

Le temps est destructeur d'une cité finalement porteuse d'une bonne nouvelle. Elle est le symbole de ce qu'un autre monde existe ; elle en est même, comme chez Augustin, la condition *sine qua non*. Elle est le symbole de la bienveillance divine qui fournit là l'occasion du rachat et de la vie heureuse. Certes, l'homme exprime son pessimisme quant à la première, mais c'est pour mieux se parer d'un espoir et d'une confiance nouvelle en la seconde.

Paris, comme Lisbonne avant elle, pouvait renaître de ses cendres, *in fine*, à la seule condition de repartir d'une *tabula rasa* originelle que seule la nature ou la poudre à canon pouvait imposer : « L'ancienne Lisbonne n'était qu'une cité d'Afrique, c'est-à-dire, une vaste bourgade, sans ordre, sans proportions : les rues étaient étroites et mal distribuées. Le tremblement abattit en trois minutes ce que la main timide des hommes aurait été si longtemps à renverser. […] la ville se releva pompeuse et superbe[15]. »

Dans ce contexte de dénonciation du désordre moral et physique de la capitale, les architectes conçoivent des projets de ville idéale, organisée selon les préceptes de la Raison, dans lesquels les symboles de la finitude – hôpitaux, cimetières et surtout églises – n'ont plus leur place. Mais ces plans étaient tous tributaires d'une ville lourde de ses pesanteurs historiques. Les effigies royales qui ornaient le portail de Notre-Dame, transportées à Saint-Denis, semblaient plus faciles à mouvoir que les marques du temps imprimées dans les rues parisiennes, gênant la régénération du corps politique. Pour les philosophes allemands, si bien formés à la philosophie de l'histoire, « Paris est la ville où le temps devient sensible presque physiquement comme une innervation[16] ».

15. *Ibid.*, chap. 355, p. 177. Mercier fait ici allusion au tremblement de terre de 1755 et à l'incendie qui s'ensuivit, qui détruisirent la quasi-totalité de la ville.

16. Heinrich Heine, *in* Karlheinz Stierle, *La Capitale des signes. Paris et son discours*, trad. Marianne Rocher-Jacquin, Maison des Sciences de l'homme, 2001, p. 172.

Observés d'Angleterre pourtant, sous la plume de Burke, « les habitants de ce malheureux royaume sont devenus les plus habiles architectes en ruines que la terre ait jamais produits[17] ».

Burke portait donc un jugement bien pessimiste sur l'avenir de Paris. Pour le philosophe anglais, la division de la France puis de la capitale en carrés égaux affaiblirait la nation tout entière. La capitale concentrait tous les pouvoirs et toutes les richesses par une force centripète symbolisée au mieux par l'organisation de ses rues[18]. Paris ne pouvait se parer de rues tirées au cordeau et gardait comme principe fondateur « un vieux corps de préjugés et d'habitudes qu'on ne peut guère fonder en raison[19] ». Ce corps d'habitudes et de préjugés restait sa force car, pour Burke, il ne se trouverait nulle part « un homme attaché par la fierté, par un penchant ou par un sentiment profond à un rectangle ou un carré. Personne ne se [ferait] jamais gloire d'être originaire du carré numéro 71 ou de porter quelque autre étiquette du même genre[20] ». On ne trouvait donc à Paris aucune forme possible d'organisation qui puisse la faire échapper à la dictature du passé. Sauf à y faire éclater une *dynamite révolutionnaire* impossible à trouver, la capitale ne pouvait donc que reproduire par une tradition séculaire ce que le carré et le rectangle ne pouvaient détruire si soudainement. La géométrie, produit d'un acte soudain d'autorité, ne pouvait ici rien contre le règne de l'histoire et l'*apanage des siècles*. L'arpenteur et sa chaîne restaient tributaires en Europe des « accidents de l'histoire, les mouvements de va-et-vient de la propriété et de la souveraineté[21] ».

Avant que de devenir au XIXe siècle le *locus classicus* de la bourgeoisie, Paris était au siècle précédent celui du système monarchique : portes, enceintes et péages, les rues sont cloisonnées, surveillées, taxées. Si la migration de population vers la capitale fait éclater les anciennes enceintes médiévales, imposées par Philippe Auguste, on en construit d'autres, semblables mais plus éloignées, qui craqueront aussi, quelques décennies plus tard. La capitale s'agrandit par strates concentriques,

17. Edmund Burke, *Discours du 9 février 1790, lors du débat sur les estimations de l'armée*, *in* Edmund Burke, *Réflexions sur la Révolution de France, suivies d'un choix de textes sur la Révolution*, trad. Pierre Andler, Hachette, « Pluriel », 1989, p. 326.

18. *Ibid.*, p. 221.

19. *Ibid.*, p. 252.

20. *Ibid.,* Burke s'en tient ici au projet de réorganisation administrative géométrique de la France, initié par Sieyès et exposé par Thouret. Ce découpage fut finalement abandonné au profit du projet défendu par Dupont de Nemours et Bureaux de Passy, soutenu par Mirabeau, respectueux des anciennes limites des provinces.

21. *Ibid.*, p. 221.

issues d'une addition successives de calques qui laissent une couche inférieure intacte tout en contribuant à la rendre plus centrale encore. Dans cette phagocytose permanente, la rue auparavant périphérique devient subitement centrale avant que d'être digérée par un système politique unifié. L'aérophagie de la capitale gagne peu à peu la campagne, formant avec les rues d'abord excentrées un nouveau noyau où règne la pesanteur des hiérarchies imposées, héritées pour la plupart de la période médiévale.

À Paris cohabitent ainsi le palais et la chaumière. Jusqu'à un certain point, « maisons, rues, places, forment un cadre rassurant car peu changé. Dans le maillage serré et complexe des vieux immeubles, la reconstruction a dû, le plus souvent, se faire dans les traces des maisons ordinaires précédentes ; ne s'introduisent que des modifications mineures [22] ». Or, ce cadre rassurant pour l'homme du Moyen Âge, habitué aux servitudes féodales, ne séduit plus le républicain du XVIIIe siècle. Rien ne trouve grâce aux yeux des contemporains de Mercier. Les jardins symétriques de Versailles sont passés de mode, et on leur préfère le *picturesque* des jardins à l'anglaise. De la même façon, butant bien souvent sur la *métaphysique juridique*, il est jugé « ridicule de vouloir faire de l'arpentage la base de la répartition du pouvoir dans la cité ; appliquée aux hommes il n'est rien de plus inégal que l'égalité géométrique [23] ». « Réformer tout en conservant », selon le mot d'ordre de Burke, semblait donc tout aussi impossible et antithétique que « révolutionner Paris ». Mais était-il seulement possible d'accepter cette *tabula rasa* à Paris et pour Paris ? C'était en effet reconnaître que les révolutionnaires français s'inspiraient d'une expérience qui les avait précédés.

WASHINGTON D.C. ET LE FÉDÉRALISME PAR LA RUE

L'image de l'Amérique, d'abord forgée par les Lumières européennes, s'était réfléchie sur l'autre rive de l'Atlantique et renforçait dans l'esprit américain l'idée de la singularité de son monde, gouverné par un système moral transformé aux fins d'implanter plus solidement le principe républicain au cœur de la nation. « Ce que, naguère, on se contentait de décrire comme anomalie, on pouvait désormais le considérer comme ayant une merveilleuse valeur normative. Leur "manque" d'"art et de

22. Simone Roux, *Paris au Moyen Âge*, Hachette, 2004, p. 270.
23. Edmund Burke, *Réflexions sur la Révolution de France…*, *op. cit.*, p. 222.

finesse", de "talents apparents et superficiels propres aux *Gentlemen*", leur négligence des beaux-arts, leur manque de "connaissance du monde" et de politesse, leur incapacité à entretenir une aristocratie véritable – toutes ces "déficiences" seraient peut-être un avantage, sinon une nécessité, pour maintenir la stabilité d'un gouvernement républicain[24]. » Ce gouvernement n'aurait pas été renié par le Jean-Jacques du *Discours sur les Sciences et les Arts*. Car, à la mondanité factice et à la dépravation des mœurs européennes, le citoyen de Genève oppose le progrès moral et le désir socratique de vertu et de vérité. Aux apparences trompeuses et à la condition dépravée de l'homme, tel qu'il existe dans cette société européenne, Rousseau oppose l'homme civil tel qu'il peut être observé, pourquoi pas, dans *quelque contrée éloignée*.

Selon Gordon Wood, nous pouvions voir dans les revendications républicaines américaines la revanche des provinciaux humiliés contre les *folies* européennes[25]. Curieusement donc, la revanche de ces provinciaux passait pas l'élaboration d'une capitale fédérale et nationale qui témoignerait certes d'un programme artistique et technique, mais également d'une menée idéologique contre les *bagatelles* d'Europe. Paradoxalement, ce fut un architecte français qui fut désigné par George Washington pour mener ce projet à bien.

L'ingénieur français Pierre Charles L'Enfant, éduqué dans les milieux artistiques en vogue à Versailles et à Paris, dessinera la nouvelle capitale en pariant sur « *the future of the New Republic* ». C'est ainsi qu'il écrira à Washington vouloir faire les choses « *en grand* »[26]. D'abord engagé pour réaliser une étude topographique du site choisi pour l'édification de la nouvelle capitale, L'Enfant dépasse sa mission et propose un véritable *grand design* qui dépassera de loin la commande originale. Loin de reproduire exclusivement un plan déjà utilisé à Versailles, il entend créer une capitale originale, aidé par l'élite politique alors au pouvoir.

La voie romaine

Les utopies urbaines de Jefferson, Washington ou L'Enfant ne sont pas les premières à éclore sur le sol américain. Lorsque les premiers plans de Philadelphie voient le jour sous la plume de William Penn en 1683,

24. Gordon Wood, *La Création de la République américaine*, trad. François Delastre, Belin, 1991, p. 140.

25. *Ibid.*, p. 142 *sq*.

26. En français dans le texte.

les colons manifestent la volonté pionnière d'établir une ville qui différera de Londres de façon radicale, « *a greene Country Towne* » selon l'expression de Penn. En effet, quelle meilleure leçon pour l'érection d'une nouvelle ville que de voir les malheurs qui frappent les villes européennes ? La grande épidémie de peste de 1665 et l'incendie survenu à Londres en 1666 furent les deux malheurs de la promiscuité européenne que Penn voulait éviter à Philadelphie. Mais surtout, un autre incendie célèbre lui faisait dire que Philadelphie ne brûlerait jamais. La référence romaine était dans toutes les têtes. Elle dépassait de loin l'esprit ordonné et sévère des Quakers, amoureux des lignes droites et ennemis des courbes, raillé à demi-mot par Voltaire. La référence à Rome était partout visible dans le républicanisme américain. L'architecture interne de nombreuses villes nord-américaines s'organisait – et s'organise encore – autours de deux avenues perpendiculaires, sortes de *cardo* et de *decumanus*, que l'architecture urbaine romaine avait puisé de l'organisation de ses camps militaires. Le quadrillage américain symbolisait la vertu républicaine désormais à l'œuvre dans le Nouveau Monde, de Philadelphie à Baltimore.

Mais le silence est soigneusement gardé sur le rapport exact de l'architecture urbaine américaine à la Rome impériale. La ville de Rome elle-même avait grandi au fil des siècles sur un mode anarchique qui était largement combattu par les urbanistes américains. Les nouvelles créations urbaines des Romains étaient surtout celles propres aux menées guerrières de l'Empire en extension. Elles fournissaient alors le moyen d'unifier par un plan rigoureux les différentes parties de l'Empire, sans toutefois négliger la topologie de chaque terrain. La référence à l'Antiquité romaine était parfois envisagée avec beaucoup de souplesse, mêlant période impériale et républicaine en une expérience unique, l'une n'étant alors que l'exacerbation des vertus portées par l'autre.

Ce quadrillage de rues régulières devient l'expression visuelle de la *tabula rasa* sur laquelle l'Amérique construit son histoire. Plus encore, elle est l'expression idéologique du fondement *naturellement nouveau* de la naissance américaine. Cette expression se retrouve encore largement exprimée au XXe siècle. « Nos urbanistes ont porté aux nues les rues droites ; ils abominaient les rues courbes. [...] Aucune rue courbe ne fut utilisée dans un plan urbain officiel. De telles rues courbes, comme il en existe dans les plus vieux quartiers de villes comme New York ou Boston, se sont développées de façon informelle, comme les morceaux isolés d'une planification fragmentée. La découverte que des

rues de nos villes pouvaient être courbes fut une réelle surprise. Nos villes ne sont le résultat d'aucun schéma préétabli[27]. » Les rues et les géomètres semblent ainsi être sortis de terre sous l'effet d'une nature exceptionnelle, présentée comme repoussoir à l'esthétisation excessive de l'espace public européen. La négation même de l'ordonnancement schématique des villes nord-américaines les faisait échapper de ce fait aux bagatelles fantaisistes, ou pire, aux menées autocratiques du style baroque. Les rues courbes et tortueuses n'étaient au mieux que l'illustration d'une absence notoire d'inspiration, au pire l'inclination d'un esprit porté à s'égarer dans les affres d'un régime politique corrompu : « Une rue a souvent été courbée, tantôt à droite, tantôt à gauche, sans autre raison que celle de réduire la longueur de sa portion droite. Une telle pratique donne à l'ensemble de l'ouvrage un sentiment d'agitation nerveuse[28]. » Ce quadrillage si régulier ne pouvait donc être mauvais ou monotone car il ne passait pas pour être une création artificielle de l'esprit. Il émergeait *naturellement* du sol, *traduit* par l'esprit des architectes et ingénieurs américains qui ne faisaient que porter sur le papier l'évidence de ce modèle, sans contrarier l'espace infini porté par les rues américaines. À la façon dont Winckelmann conseillait à ses lecteurs de travailler dans l'esprit des Anciens, le quadrillage américain devait exprimer la simplicité des néoclassiques qui seule permet l'émergence de l'esprit civique et, finalement, le sentiment de l'universel : « Les cités antiques étaient construites à l'image de cette belle nature, et elles exerçaient, elles aussi, sur la sensibilité de leurs habitants, une douce et irrésistible influence. Quiconque a lui-même goûté dans sa plénitude la beauté d'une ville antique contestera difficilement la puissante emprise qu'exerce le cadre extérieur sur la sensibilité des hommes. Les ruines de Pompéi nous en donnent sans doute la meilleure preuve[29]. »

Dans les débats qui présidèrent à l'élaboration du plan de Washington D.C., Jefferson était, bien plus que George Washington, préoccupé

27. Herbert S. Swan, « The Minor Street », *Journal of Land and Public Utility Economics* 9, n° 3, 1933, p. 297.

28. *Ibid.*, p. 298. La critique est largement retournée en Europe où, en plein Paris haussmannien, le tracé rectiligne des rues est vu comme une aberration artistique et technique. Camillo Sitte, après Charles Garnier, décrit ainsi la place de l'Étoile comme un océan de dangers où seul un renfoncement salvateur flanqué d'un phare-réverbère permet au piéton échoué de trouver refuge.

29. Camillo Sitte, *L'Art de bâtir les villes. L'urbanisme selon ses fondements artistiques* [1889], trad. Daniel Wieczorek, Seuil, 1996, p. 1-2. La référence aux ruines de Pompéi est empreinte de la nostalgie romantique de l'auteur…

par le risque de voir la capitale fédérale gouvernée par l'urbanisme décadent des villes d'Europe. Son plan, esquissé en 1791 *(illustration 1, p. 63)* et envoyé au président, ne prévoyait pas d'avenues radiales. Le plan des rues de Philadelphie lui paraissait à la fois un modèle à suivre mais aussi à dépasser pour asseoir le transfert d'autorité entre les deux capitales : « Karlsruhe, Amsterdam, Strasbourg, Paris [...] ne sont en rien comparables à la Vieille Babylone, réincarnée en Philadelphie[30]. » Si Jefferson n'émettait cependant pas un avis favorable à l'extension de la ville, souhaitant qu'elle ne devienne pas une mégalopole à vocation exclusivement commerciale, il avait néanmoins prévu, en bon ingénieur, de réserver l'espace de son extension potentielle. Il avait également entendu éviter la multiplication de ces *Flatirons* qui n'auraient pas manqué d'émerger si le plan avait comporté quelques avenues radiales.

Plus problématique est l'attitude de Jefferson sur les influences baroques, très visibles dans le plan esquissé par L'Enfant (*illustration 2, p. 64*), ainsi que dans la correspondance que l'architecte français entretient avec George Washington. Comment expliquer l'empressement du Secrétaire d'État à fournir à L'Enfant les plans de villes ne supportant pas la comparaison avec Philadelphie ? « J'ai consulté mes papiers, et j'y ai trouvé les plans de Frankfort, Karlsruhe, Amsterdam, Strasbourg, Paris, Orléans, Bordeaux [...], que je vous envoie par ce courrier. [...] Je suis ravi que le Président ait remis la planification de la Capitale en de si bonnes mains[31]. » L'opposition entre Jefferson et George Washington est sur ce point très grande, mais il est assez curieux d'observer que la correspondance de Jefferson, qui avait pourtant lui-même élaboré une esquisse de plan pour la capitale, ne porte la trace d'aucune critique envers le plan de L'Enfant. Tout juste souhaitera-t-il renommer, dans sa correspondance, le « Palace » de L'Enfant en « President's House ».

Le compromis baroque

Si Tocqueville s'était attardé à Washington D.C. en 1831, il aurait été surpris de voir que la métaphore forestière employée pour qualifier l'Amérique tout entière et ses habitudes désormais rangées convenait particulièrement bien à l'organisation des rues de la capitale fédérale

30. *In* Saul K. Padover (dir.), *Thomas Jefferson and the National Capital*, Washington D.C., GPO, 1946, p. 31. Dans ses écrits sur les guerres médiques, Hérodote mentionna l'existence des rues parallèles de Babylone.

31. « Thomas Jefferson to Peter Charles L'Enfant, April 10 » [1791], *in* Thomas Jefferson, *The Writings of Thomas Jefferson*, édité par H.A. Washington, 9 vol., Washington, 1853-1954, vol. 3, p. 236.

et à la représentation de chacun de ses États. Ainsi, dans le chapitre XVIII de la troisième partie de la *Démocratie* (« Comment l'aspect de la société, aux États-Unis, est tout à la fois agitée et monotone »), il observe : « Ils [les hommes] sont comme des voyageurs répandus dans une grande forêt dont tous les chemins aboutissent à un même point. Si tous aperçoivent à la fois le point central et dirigent de ce côté leurs pas, ils se rapprochent insensiblement les uns des autres, sans se chercher, sans s'apercevoir et sans se connaître, et ils seront enfin surpris en se voyant réunis dans le même lieu [32]. »

Cette réflexion du voyageur répond comme en écho aux intentions de l'architecte français. À la place des quelques blocs accolés aux rives du Potomac que dessine Jefferson, L'Enfant propose d'associer à la grille initialement prévue un second calque d'inspiration baroque, où des avenues radiales exposeraient aux yeux de tous les citoyens les bâtiments importants de la « capitale d'un empire puissant [33] » : le « Palace » et le Capitole sont ainsi plantés sur deux hauteurs, à la vue de tous, et érigés en « modèle pour les entreprises à venir » ainsi qu'en un « monument à la gloire du génie national [34] ».

Mais surtout, comme dans la forêt de Tocqueville, les États de l'Union sont visibles dans un même lieu, reliant les objets principaux aux plus lointains et créant un lien d'unité et de réciprocité indéfectible. Onze quartiers sur quinze dessinés par L'Enfant sont situés sur de larges avenues radiales divergeant du siège du pouvoir exécutif et législatif : « Des voies ou des avenues de communication directe ont été conçues, afin de séparer les objets les plus distants des objets principaux, en préservant tout à la fois une réciprocité de vue dans l'ensemble de l'ouvrage. La situation des carrés [des États] est telle qu'ils sont répartis avantageusement de façon à s'observer réciproquement, tout en étant répartis également sur l'ensemble du district de la ville. Ils sont reliés par de larges avenues aux aménagements fédéraux, aussi proche d'eux que possible, et, autant que le permettront les circonstances, à égale distance les uns des autres [35]. »

---

32. Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, 2 vol., Gallimard, « Folio », 2002, II, p. 316.

33. L'Enfant utilise les termes de *Capital of a powerful Empire* et *Capital of a vast Empire*, cf. Elizabeth S. Kite, *L'Enfant and Washington, 1791-1792,* New York, Arno Press, 1970.

34. L'Enfant, *Reports to President Washington*, 26 mars 1791, *in* James P. Dougherty, « Baroque and Picturesque Motifs in L'Enfant's Design for the Federal Capital », *American Quarterly* 26, n° 1, 1974, p. 28.

35. *Ibid.*, p. 30.

En lisant le plan, un observateur, placé dans chacun des quartiers ainsi délimités, ne peut saisir du regard que deux ou trois autres quartiers adjacents. Il ne peut donc que porter le regard vers les deux points focaux auxquels tous sont attachés. Les factions ne peuvent ainsi être vouées qu'à l'impuissance dans la planification de la capitale fédérale puisque son agencement permet de limiter l'action concertée de différents États. Les effets de l'organisation fédérale sont donc bien imités par L'Enfant qui organise la capitale fédérale sous le contrôle réciproque des États, suivant les recommandations de Montesquieu, repris par Alexandre Hamilton dans *Le Fédéraliste* n° 9 : « S'il arrive quelque sédition chez un des membres confédérés, les autres peuvent l'apaiser. Si quelques abus s'introduisent quelque part, ils sont corrigés par les parties saines. Cet État peut périr d'un côté sans périr de l'autre[36]. »

Ainsi donc Washington D.C., dessiné par L'Enfant, s'adapte bien plus aux desseins de George Washington et Alexandre Hamilton qu'à ceux de Thomas Jefferson. L'Enfant opéra une lecture de la Constitution très favorable au pouvoir fédéral et probablement très marquée par la tradition politique française. Les commissionnaires, alertés par la folie des grandeurs de L'Enfant, et probablement encouragés par Jefferson, s'opposeront fréquemment aux menées de l'architecte, agitant le spectre de la matérialisation d'un gouvernement tyrannique « à la française ». La médiation de George Washington, toujours bienveillante envers L'Enfant, n'aura finalement pas su éviter la démission de ce dernier, qui emportera avec lui l'ensemble de ses plans. L'ingénieur Ellicott, qui avait travaillé avec L'Enfant, reconstituera intégralement le plan de la capitale à partir de ses notes, sans y apporter de modifications majeures.

La situation exceptionnelle dans laquelle se trouve la capitale fédérale, bâtie sur un espace donné comme historiquement vide [*sic*] et naturellement sauvage, met en lumière une dialectique de territorialisation des valeurs universelles portées par les deux révolutions. Si les Pères fondateurs refusent les aménagements des cités européennes, marquées comme par un régime politique décadent, nous observons cependant de fréquents emprunts à la pensée du néoclassicisme des Lumières européennes, passés au crible de la « nature » propre de l'Amérique. C'est par un phénomène de naturalisation de l'identité américaine, organisée autour de l'idée d'étendue sauvage (*wilderness*), que l'uni-

36. Alexander Hamilton, John Jay et James Madison, *Le Fédéraliste*, *op. cit.*, n° 9, p. 63.

versalité de l'esprit de 1776 se retrouve confiné dans un espace dont tout nous rappelle qu'il est avant tout la première expression d'un territoire national.

Les débats sur la planification des capitales des deux Mondes ne cesseront de hanter les esprits. Les régularisations successives des capitales européennes et américaines dès le milieu du XIXe siècle, ainsi que les prouesses techniques qui ont permis l'édification des gratte-ciel new-yorkais nous replongent un peu plus dans la proclamation de cette opposition ontologique entre Amérique et Europe en contribuant un peu plus à reléguer l'Europe, au mieux, en chambre d'écho du Nouveau Monde. Un aspect visible de cette entreprise est celui qui tend à présenter la ville comme un espace naturel où s'exprimeraient le génie américain et la décadence européenne. L'idéologie portée jusqu'à l'espace de la rue contribue ainsi à naturaliser l'histoire d'une modernité et d'un progrès dont les États-Unis seraient, notamment à travers l'architecture, le plus grand contributeur.

RÉSUMÉ

La rue reflète les propriétés abstraites d'un corps politique ; elle est à ce titre un espace de fondation politique et morale. Entre le tracé courbe des rues européennes, produit des siècles, et le quadrillage américain, symbole de la conscience historique d'un commencement inédit, nous explorons l'élaboration d'une idéologie s'appuyant sur la géométrie afin de mieux opposer Nouveau Monde et Vieille Europe.

Après le déclenchement des Révolutions française et américaine, le tracé des rues de Paris et de Washington D.C. illustre la difficulté de concevoir l'espace urbain de la « table rase » et de la régénération nationale lorsque celui-ci est confronté à l'affirmation de la nécessaire rupture entre Ancien et Nouveau Monde. Nous replaçons ainsi notre étude dans le cadre plus large des processus idéologiques de naturalisation du politique.

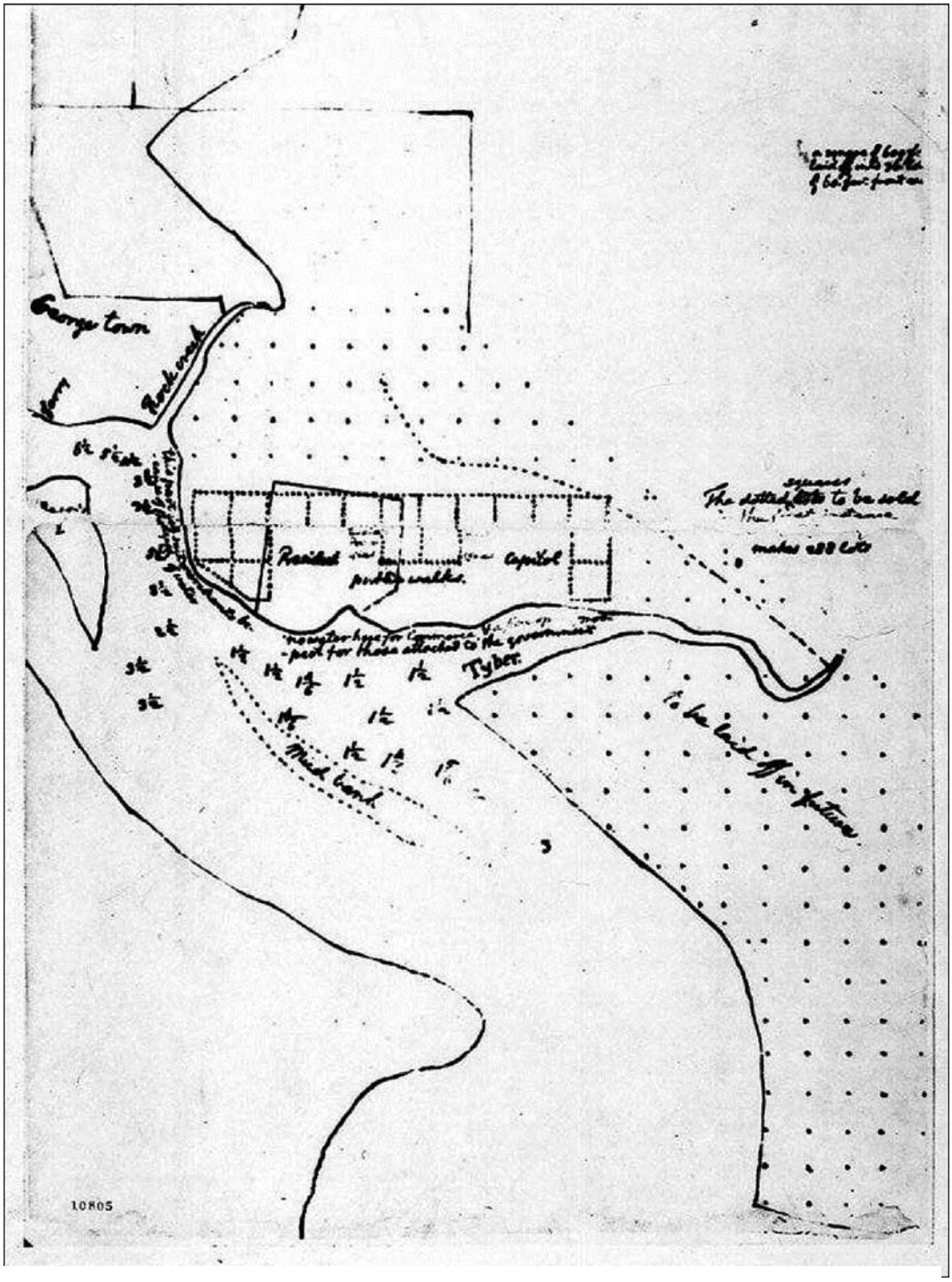

Illustration 1

Thomas Jefferson, *Plan of the Federal District*, 1791, Manuscript Division, Library of Congress.

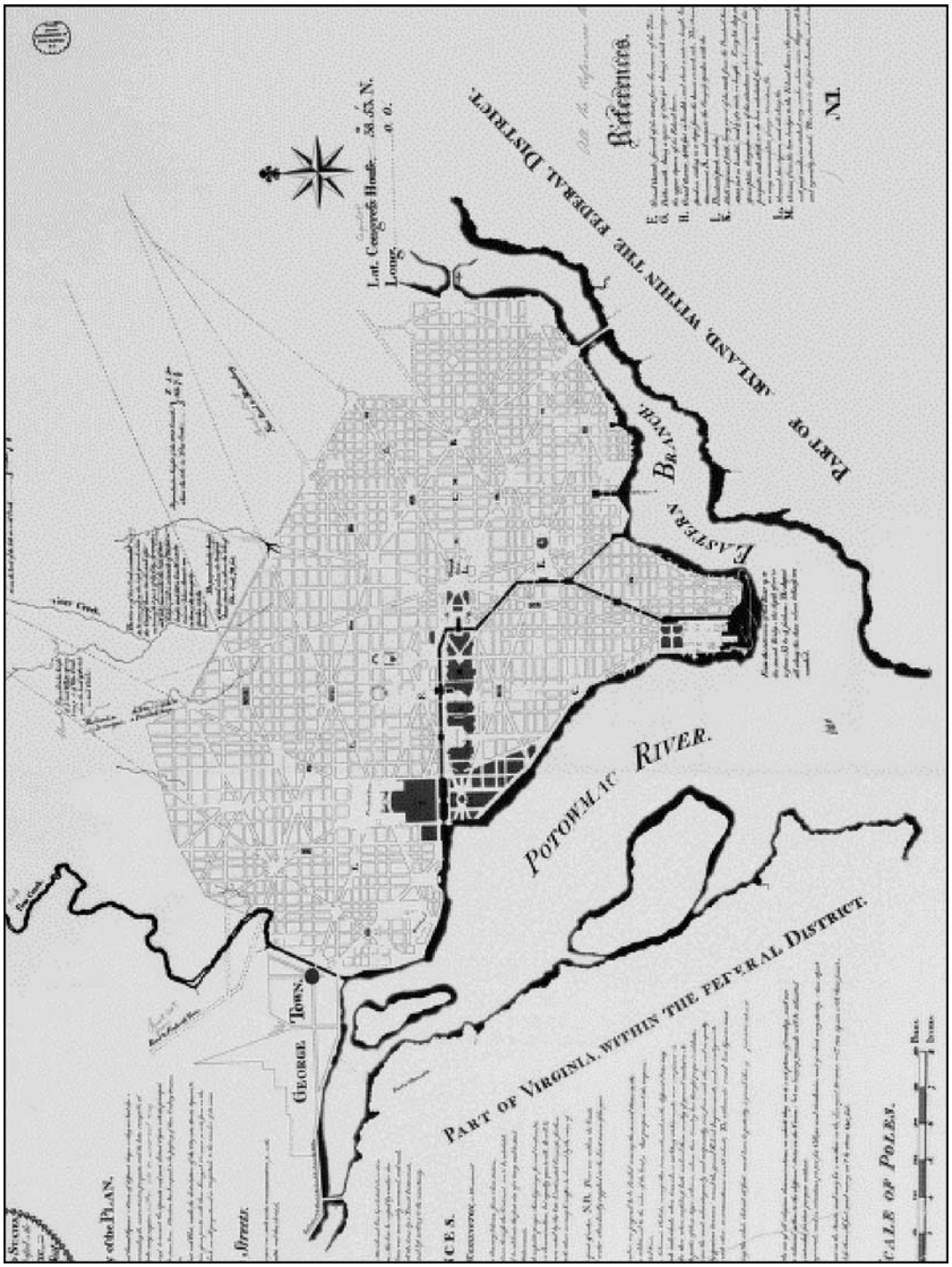

Illustration 2

Peter Charles L'Enfant, *Plan of the city intended for the permanent seat of the government of t[he] United States*, Library of Congress, Map Division, 1791 (détail).